

## Sous influence

Paul Tana

Number 100, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23695ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

24/30 I/S

### ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Tana, P. (2000). Sous influence. *24 images*, (100), 39–39.



© BERTRAND CARRIÈRE

J'ai revu *Le voleur de bicyclette* de De Sica et Zavattini il y a deux ans. Le film faisait partie d'un programme dédié aux cent ans du cinéma. Je m'attendais à voir une copie 35 mm restaurée — tant qu'à fêter le cinéma! mais ce soir-là nous n'avons eu droit qu'à une copie 16 mm qui avait dû faire le tour de tous les ciné-clubs de la province dans les années 60.

Dans cette salle de l'Université Concordia les images étaient plus grandes que sur ma télé, mais à peine plus définies, et le son était porteur de toutes les distorsions... Mais malgré tout, derrière ces images rayées, derrière ces sons trop aigus ou trop sourds le film, lui, vivait absolument.

Qu'est-ce qui m'a tellement ému, enthousiasmé dans ce film ce soir-là? Les mêmes choses qui m'avaient frappé la première fois que je l'avais vu? Peut-être... mais je ne crois pas.

Comme le dit si bien Nabokov, on lit souvent les romans (ou on regarde les films) avec le but infantile de s'identifier aux personnages, ou avec le but adolescent d'apprendre à vivre, ou dans le but de s'adonner aux généralisations... et il est fort probable que la première fois — quand? je ne m'en souviens pas très bien, mais je devais être jeune-étudiant-féru-de-ciné-clubs —, ma vision du film se soit limitée pêle-mêle à ces trois buts.

Pas mal d'années plus tard et après avoir réalisé quelques films, ma façon de regarder *Le voleur de bicyclette* ne pouvait plus être tout à fait la même, inévitablement. Et pour poursuivre avec Nabokov, j'ai éprouvé ce soir-là: «...un petit frisson de satisfaction artistique en partageant non pas les émotions des personnages, mais les émotions

de l'auteur», en partageant le désir de clarté de De Sica et Zavattini ainsi que leur désir de tendre vers la simplicité, cette simplicité qui est la chose la plus difficile à atteindre à l'intérieur d'un film ou de quelque œuvre d'art que ce soit.

J'ai été ému par l'intelligence avec laquelle ils utilisent les moyens d'expression du cinéma: la scène des draps au mont-de-piété par exemple où le préposé grimpe sur une échelle pour entreposer les draps que les protagonistes donnent en gage alors qu'autour de lui on voit des dizaines et des dizaines d'autres piles de draps déposées sur les rayonnages. C'est une image d'une grande simplicité, mais quelle puissance d'évocation! De Sica et Zavattini réussissent par cette seule image à donner au drame individuel une dimension collective.

J'ai été ému par les images de De Sica: par leur beauté que les rayures de la copie n'avaient pas réussi à gommer; par leur beauté qui surgit de leur vérité; par leur beauté où l'harmonie plastique se mêle au désordre de la vie et l'illumine.

*Paul Tana*